

Paedag. O.

84/13

20

LE COLLÈGE EÖTVÖS

(EÖTVÖS-COLLEGIUM)

PAR

ALEXANDRE ECKHARDT

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

ÉDITION DE L'AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE EÖTVÖS

BUDAPEST, 1947

LE COLLÈGE EÖTVÖS

(EÖTVÖS-COLLEGIUM)

PAR

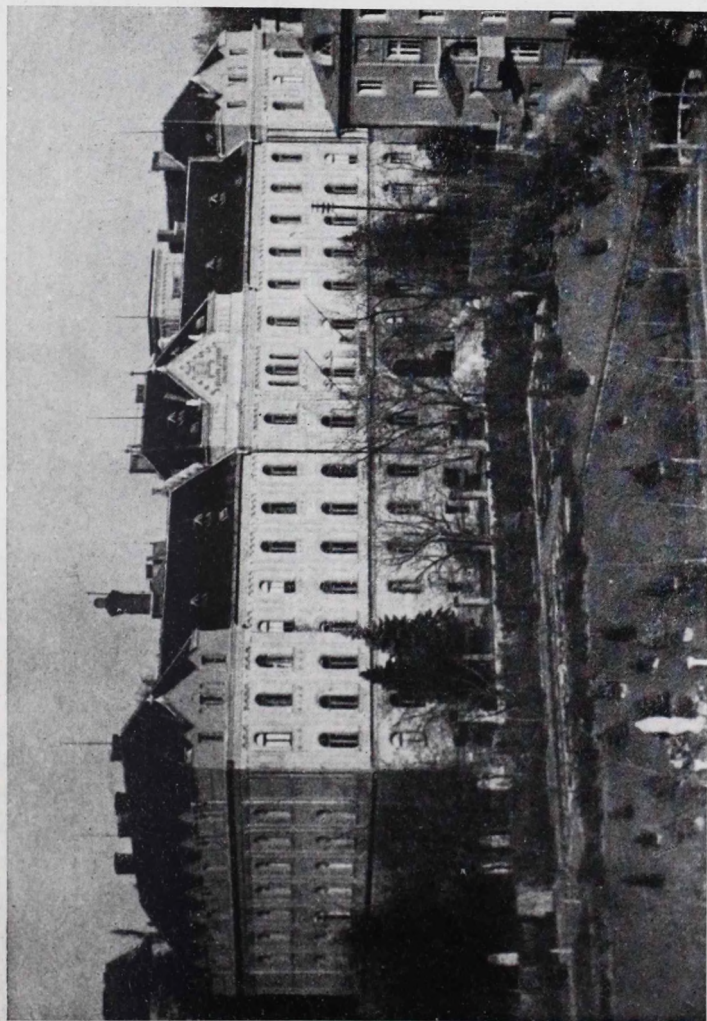
ALEXANDRE ECKHARDT

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

ÉDITION DE L'AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE EÖTVÖS

BUDAPEST, 1947

1947 287i



LE COLLEGE EÖTVÖS



FONDATION

En 1945 le Collège Eötvös de Budapest (Eötvös József-Collegium) devait célébrer le cinquantenaire de sa fondation à peu près à la même date où son modèle, la „vieille boîte de la rue d'Ulm“, l'École Normale Supérieure de Paris allait fêter le cent-cinquantième anniversaire de sa naissance.

Des circonstances analogues ont retardé ici comme là les solennités jubilaires. Mais comme les „archicubes“ de la rue d'Ulm, les anciens „kollegista“ de Budapest n'entendent point laisser passer cette occasion sans poser, sous forme d'une commémoration, un jalon qui rappelle au grand public l'importance de leur établissement dans l'histoire moderne de la culture nationale.

L'idée de créer un foyer pour les futurs professeurs d'enseignement secondaire surgit en Hongrie comme une conséquence de l'état déplorable où se trouvait le recrutement du personnel dans les années qui suivirent l'introduction de l'enseignement en langue hongroise dans les écoles secondaires. L'Université ne tarda pas à se ressentir de l'impréparation et du manque de culture des candidats qui affluaient de tous côtés pour trouver un gagne-pain facile et, en ce temps-là, assez bien rémunéré.

Alors le baron Roland Eötvös qui fut pendant quelque temps ministre de l'Instruction Publique, songea au modèle français qui s'était avéré une institution de tout premier ordre dans la formation des professeurs français: à l'École Normale



Supérieure dont la réputation était déjà solidement établie aux yeux de tous ceux qui connaissaient la vie française.

A la vérité, vers cette fin de siècle, c'était là une tentative assez inattendue. A cette époque la Hongrie, attachée à l'Autriche et dès lors à l'Allemagne par son mariage forcé, s'embourbait de plus en plus dans la sphère d'expansion de la culture allemande, à laquelle la rattachait d'ailleurs le bilinguisme d'une grande partie de sa population citadine.

Mais Roland Eötvös avait de quoi tenir. Son père, Joseph Eötvös avait été une des grandes têtes de la révolution libérale et, comme la plupart des chefs politiques de sa génération, tenait son regard fixé sur la France, se nourrissait d'idées françaises. Correspondant et ami de Montalembert il représentait dans son pays, par ses réformes scolaires, par sa loi sur les nationalités, mais aussi par ses oeuvres littéraires, romans et essais, le libéralisme romantique ennobli par les principes de l'Évangile, nuance très française du grand courant européen. Aussi le fils, d'ailleurs un physicien génial et l'inventeur du pendule géodésique, fut-il un humaniste clairvoyant, qui suivait le trace de son père et dont le regard était doué de la faculté de percer la muraille germanique.

Ainsi fut fondé et ouvert, le 31 août 1895, le Collège Eötvös qui dans sa forme primitive n'était qu'une espèce d'internat dont les locaux même étaient loués dans une maison de rapport d'aspect très modeste, située à proximité des Halles centrales. Mais l'esprit de l'organisation assurait à l'établissement nouvellement fondé une destinée analogue à celle qui fut réservée à l'École de la rue d'Ulm.

ÉCOLE NORMALE ET COLLÈGE EÖTVÖS

Le premier directeur, assistant du baron Roland Eötvös, Géza Bartoniek fut un amant de la France. Il obtint de Georges Perrot, directeur de l'École Normale Supérieure l'envoi d'un normalien au Collège Eötvös qui y devait inaugurer les études françaises. Il se trouve que ce premier lecteur qui ouvrit la série des professeurs français du Collège était Jérôme Tharaud. Puis ce furent le linguiste-toponymiste Lucien Beszard, Henri Lebeau,

Jean Regnier qui mourut au champ d'honneur au cours de la première guerre mondiale, Hubert Morand, René Bichet — le petit B., ami d'Alain Fournier et de Jacques Rivière —, Aurélien Digeon, l'éminent angliciste, professeur à l'université, Maurice Taillandier, Charles Baux et après l'hiatus des années de guerre Jean Mistler, Jean Carrère, Aurélien Sauvageot. Ce dernier, avant de devenir professeur à l'École des Langues Orientales, était venu préparer sa thèse à Budapest, sous la direction de l'orientaliste Gombocz, alors déjà successeur de Géza Bartoniek à la direction du Collège Eötvös. Ajoutons enfin les noms de Georges Deshusses dont l'activité fructueuse s'étend aux années de la deuxième guerre mondiale et de Guy Turbet-Delof qui, sorti de la jeunesse aguerrie des années de souffrance, assure actuellement la présence traditionnelle de l'École Normale à l'établissement que l'École considère non sans raison comme une de ses succursales lointaines.

Que signifie cette présence pour la formation des professeurs hongrois? Le contact permanent aux cours d'études, à table, aux excursions avec ces jeunes professeurs qui apportent avec eux une manière de penser et de se comporter si différente de la leur, dont chacun, même les moins appliqués, les moins sérieux représentaient une civilisation vénérable, était d'un effet régénérateur pour un certain nombre de leurs élèves.

C'était touchant de voir combien le premier directeur du Collège Eötvös, le „père Bartoniek“, comme l'appelaient les professeurs français, était attaché à ces rapports avec l'École et avec toute la culture française. Les livres français avaient l'honneur du maroquin, les livres allemands devaient se contenter de la demi-toile. La section française était soigneusement tenue à jour, la section allemande profitait comme elle pouvait. Apprendre le français était une obligation pour les élèves de toute spécialité, car on pratiquait cet axiome du baron Eötvös que même la plus forte dose de culture française ne saurait nuire à la civilisation nationale alors que l'on sait le danger mortel de l'infiltration de l'esprit germanique qui nous arrive en suivant la pente naturelle des Alpes et du Danube. L'esprit français qui féconde sans assimiler paraissait à Bartoniek comme une inoculation indispensable pour préserver les futurs professeurs contre une épidémie dangereuse.

LES PREMIÈRES ANNÉES

Les élèves qui vers fin septembre 1895 occupèrent les locaux modestes de la Csillag-utca étaient au nombre de 30, plus 5 Prémontrés qui devaient enseigner dans les lycées de cette congrégation. Les appartements loués s'ouvraient sur des couloirs découverts fouettés par le vent du nord. Ni cabinets de toilette, ni même des baignoires. Et pourtant, cette première génération élevée dans ces conditions modestes fut le levain qui, parmi les intellectuels hongrois, déclencha un mouvement qui, dans la vie publique, s'opposera à l'idéologie routinière de la gentry hongroise et qui, dans le domaine des sciences, amena une révision totale et fructueuse des études historiques.

Dans les „turnes“ du Collège Eötvös les élèves se groupent en „familles“ sous une organisation légèrement patriarcale. La famille a son autonomie de même que l'ensemble de la jeunesse qui élit un „président“ qui remplit ses fonctions présidentielles aux „assemblées populaires“ et dans les rapports avec la direction et l'administration.

LA BIBLIOTHÈQUE

La bibliothèque du Collège est aussi le résultat d'une évolution organique. D'abord le don généreux d'un mécène permit d'acheter les ouvrages les plus importants dont la conservation et l'enregistrement étaient confiés aux élèves eux-mêmes qui en effet veillaient à leur entretien plus jalousement que s'ils avaient constitué leur propriété. Puis le baron Denis Mednyánszky céda au Collège la bibliothèque somptueuse de son père, une de ces bibliothèques seigneuriales qui font honneur à la noblesse hongroise de la Révolution et de l'Empire. En 1905 la bibliothèque comptait 16 000 ouvrages, en 1927 ce chiffre était monté à 35 000 et en 1947 à 65 000. Au lieu des deux modestes chambres qui dans l'ancien établissement abritaient les premiers volumes de la bibliothèque le nouveau palais de *Ménesi-út* lui réserve une grande salle

et neuf locaux séparés. C'est là, plutôt que dans les turnes, que les élèves préfèrent travailler en prenant sur les rayons le livre qu'il leur plaît de feuilleter et au moment où ils en ont besoin sans l'intermédiaire du bibliothécaire. Les salles communiquent entre elles et les élèves peuvent promener leur curiosité sur toutes les sections: arts, philosophie, sociologie, lettres, histoire, langues classiques et modernes. Les scientifiques, dont la présence au Collège Eötvös a été toujours plus modeste que celle des humanistes, ont casé leur bibliothèque dans des locaux séparés et assez éloignés de la grande salle de lecture.

LES COURS

Le personnel enseignant du Collège comprenait dès le début un groupe de professeurs distingués; certains d'entre eux attachés au Collège même pouvaient consacrer leur activité exclusivement à cette institution; d'autres, professeurs de l'Université ou d'enseignement secondaire, donnaient des cours complémentaires. Histoire des littératures française, allemande, anglaise, italienne, linguistique générale et études finno-ougriennes, philologie classique, philosophie, histoire des arts, sociologie et diverses branches des sciences naturelles et mathématiques étaient représentées aux cours du Collège qui, fort naturellement, complétaient les études universitaires des élèves.

Nous avons dit l'importance que la direction attribuait dès le début à l'enseignement du français. Mais après la guerre mondiale les autres langues vivantes venaient s'ajouter au français qui avait détenu jusque là le monopole: on eut des lecteurs d'allemand, d'italien, d'anglais et tout récemment, après la deuxième guerre mondiale furent introduits l'enseignement des langues danubiennes: le roumain et le serbo-croate, et depuis 1945 les études russes. La direction du Collège comprit qu'il fallait ouvrir les fenêtres sur tous les horizons; aussi bien la Hongrie n'entend-elle pas démissionner de son rôle ancestral d'étape intermédiaire entre l'Occident et l'Orient.

LA NOUVELLE INSTALLATION

Dès 1899 le baron Eötvös, nommé curateur du Collège Eötvös, proposa au gouvernement la construction d'un bâtiment destiné à abriter le Collège Eötvös avec ses élèves et sa bibliothèque. Enfin, en 1910, sous le ministère du comte Albert Apponyi, on put achever sur la pente méridionale du Gellért la construction du foyer nouveau qui permit de donner un essor puissant aux études du Collège Eötvös et accrut son prestige international. A l'inauguration solennelle du 26 octobre 1911 la République Française se faisait représenter par Émile Borel, sous-directeur de l'École Normale Supérieure. L'établissement nouveau avec ses locaux vastes et non dépourvus d'élégance, son jardin grimpant sur la pente du Gellért, son aspect de monastère mondain, ses parquets recouverts de linoléum, ses installations de bain et sa grandiose salle de gymnastique semblaient former un contraste avec l'esprit réaliste et consciemment modeste de l'institution.

Mais cet esprit ne se laissa point surprendre par ce faste quelque peu tapageur. Les élèves restèrent tels qu'ils étaient; le confort qui d'ailleurs dans la suite laissa beaucoup à désirer, les poussa à travailler davantage. Cependant dans les rapports avec l'étranger la nouvelle installation imposa à l'établissement de servir de lieu d'accueil aux notabilités de la vie intellectuelle venues de l'étranger. Savants, écrivains et étudiants français, suisses, italiens, finlandais, estoniens, allemands, turcs, bulgares, anglais honorèrent bientôt de leur signature l'album des hôtes du Collège. Surtout sous la direction de Zoltán Gombocz, cet éminent orientaliste, étonnant par la variété de ses talents et l'élégance naturelle de ses manières, le Collège Eötvös devint le lieu de rencontre de l'Europe savante qui s'intéressait à la vie intellectuelle du bassin danubien.

En 1941 le nombre des anciens élèves encore vivants se chiffrait par 600, dont 356 dans l'enseignement secondaire. 63 archicubes occupaient déjà des chaires d'université et d'école supérieure, 60 étaient employés dans les divers établissements et musées scientifiques, 16 occupaient des postes dans l'administration de l'enseignement et une cinquantaine avaient quitté la carrière universitaire.

Ces chiffres ont sans nul doute subi des modifications assez sensibles pendant et après les années de la deuxième guerre mondiale, mais la répartition proportionnelle des fonctions remplies par les archicubes n'a guère dû changer.

L'ENTRE-DEUX GUERRES

„Quel est notre objectif? Élevons-nous des savants ou des professeurs d'enseignement secondaire?“ se demandait l'éminent professeur Jean Horváth, en 1921, après le premier quart de siècle de la vie du Collège Eötvös. Sa réponse fut que cette double tâche ne se laisse guère séparer en deux. „Certains disent volontiers que le Collège forme des savants et non des professeurs pour l'enseignement secondaire, par quoi ils veulent insinuer que le Collège ne remplit point la tâche qui lui a été assignée. La vérité est que le Collège désire former des professeurs agrégés bien versés dans leur spécialité.“

En effet, malgré le vague qui caractérise les statuts de fondation du Collège on assista à partir de 1895 au développement et à l'essor d'un établissement vigoureux et conscient de ses devoirs, unique de son espèce en Europe Centrale. Vers 1920 on commençait à en parler à l'étranger même comme d'une réussite digne d'être imitée.

La première guerre mondiale était venue déranger le fonctionnement de l'établissement. Dix pour cent des élèves et des archicubes trouvèrent la mort sur le champ d'honneur. La guerre et les troubles qui suivirent la chute des gouvernements révolutionnaires retardèrent la reprise normale du travail, mais après la mort de Géza Bartoniek, sa succession ayant été confiée au professeur Gombocz, lui-même représentant de la première génération des Collégiens, l'établissement connut un âge d'or nouveau. Le régime patriarcal du premier directeur qui s'était fait respecter par les élèves comme un père sévère, mais plein d'affection pour ses enfants, céda le pas à un régime de liberté où la personne même du directeur, son savoir étonnant, mais dépourvu de pédantisme, ses remarques railleuses qui faisaient jaillir la lumière

dans l'esprit de la victime, entourèrent sa personne d'une atmosphère d'élégance prestigieuse qu'augmentèrent encore sa générosité désintéressée, l'absence totale de mesquinerie bourgeoise dans son caractère. Les quelques années qui durèrent jusqu'à sa mort foudroyante (1935) furent une époque brillante dans l'histoire du Collège Eötvös. Les liens avec l'Occident furent encore plus resserrés, les idées qui remuaient les étudiants, encore plus affranchies de l'idéologie du chauvinisme baroque qui en dehors des murs du Collège fit sombrer le pays dans un byzantinisme néfaste.

Le 3 juillet 1921 fut constituée l'Amicale des Anciens Élèves du Collège Eötvös qui comme celle des Archicubes de Paris se donna pour tâche le culte des traditions communes et l'entraide morale et matérielle des anciens élèves.

LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Après le décès de Zoltan Gombocz la direction du Collège passa entre les mains d'un de ses plus anciens professeurs, M. Nicolas Szabó qui s'avéra un gardien fidèle et énergique des traditions de l'établissement. La nouvelle guerre survint, une guerre terrible et désastreuse, et les raids aériens ne ménagèrent pas le bâtiment de *Nagy-Boldogasszony útja* (= Avenue de la Sainte Vierge, ci-devant *Ménesi-út*). L'aile droite du Collège s'effondra sous les bombes, mais par une chance extraordinaire une bombe de 500 kilogs qui, perçant le toit, piqua tout droit au point central de la grande salle de lecture, s'y immobilisa sans exploser. Grâce à la vigilance de la direction et à la bonne volonté des troupes d'occupation soviétiques l'établissement put garder intact tout ce qui lui restait de son outillage après les bombardements et le nouveau directeur, M. Dezső Keresztury qui fut même nommé ministre de l'Instruction Publique — le premier ministre archicube — en 1946, mit tout en oeuvre pour redonner au Collège Eötvös son aspect ancien. A l'heure actuelle, tous les murs du Collège sont debout et en peu de temps, tous les locaux seront rendus à leur destination primitive.

L'ESPRIT „COLLÉGIEN“

A la vérité, si le Collège Eötvös a exercé sur la vie intellectuelle hongroise une influence analogue à celle que l'École Normale a produite en France, c'était dû moins au contact personnel avec les rares représentants de la culture française qu'aux circonstances analogues créées par l'organisation des deux établissements.

Voici d'abord le choix sévère des candidats. Comme l'enseignement hongrois ignore le système des concours, les élèves sont choisis parmi les meilleurs bacheliers après une prise de contact personnel avec les professeurs du Collège. Puis, comme à l'École Normale, une bibliothèque fort bien outillée est mise à leur disposition du matin jusqu'aux heures tardives de la soirée. Les cours sont organisés sans pédantisme, et adaptés aux besoins et même aux aptitudes des élèves. On travaille par petits groupes ce qui évite l'éloignement fatal qui sépare le professeur à l'université pontifiant dans sa chaire, de son auditoire trop passif et trop confiant.

On sait qu'en France on croit reconnaître le Normalien à son style, à son esprit méthodique. Les archicubes du Collège Eötvös ne sont pas moins marqués par les quatre ou cinq ans de vie commune. Chacun a conservé quelque chose de cet esprit d'indépendance et de critique féconde qui l'empêche de suivre, sans soumettre à une révision personnelle, les thèses que la vie scientifique, littéraire ou politique tente de lui imposer. Le Collège Eötvös comme l'École Normale est l'école des esprits libres ou épris de liberté. Cette liberté de l'esprit, la soif de la critique libre font reconnaître tous les anciens élèves du Collège Eötvös, quelles que soient les différences qui les séparent dans leur façon de penser et dans leur curiosité scientifique. Les artistes et écrivains sortis des murs du Collège éprouvent une haine des préjugés, de la routine, des idoles, égale à celle que nourrissent les jeunes savants de leur promotion qui s'efforcent de renouveler l'aspect des problèmes de leur spécialité. Ne recevoir ce qu'on vous dit, ce qu'on vous impose, que sous bénéfice d'inventaire, quitte à n'en retenir après examen que ce qui vous paraît vrai et fécond pour vos recherches, pour votre création artistique, borner votre enthousiasme.

siasme à ce qui vivifie, à ce qui ouvre de nouvelles perspectives, voilà à quoi s'oblige tout Collégien qui veut rester digne des traditions de son établissement. Le fruit de ces recherches dans le domaine scientifique est la découverte de vérités nouvelles; en art: une création originale bravant le poncif à la mode; en science et en art: le dédain du conformisme et de l'épigonisme.

Il va sans dire que la création en art, la découverte du problème nouveau en science sont réservées aux talents exceptionnels en qui vit, en dehors de la réception passive, l'instinct de l'expression ou de la recherche. La moyenne ne dépasse pas le stade de la vision lucide dont elle a en effet besoin au cours de sa carrière de professeur.

EXEMPLES

Quelques exemples seront utiles pour éclairer le travail de cet esprit du Collège Eötvös. L'oeuvre d'historien de Gyula Szekfű, actuellement ministre de Hongrie à Moscou, dont les idées et les conclusions contribuèrent puissamment à former la Hongrie moderne, de quelle vision du monde est-elle le fruit? Avant lui l'historiographie hongroise n'admettait guère qu'une interprétation de l'histoire de Hongrie conforme à l'actualité politique, interprétation nettement anachronique, bornée à l'histoire politique et constitutionnelle et adaptée aux besoins de la petite noblesse libérale et patriotarde et de la féodalité aristocratique. L'histoire de Hongrie devenait ainsi une sorte de Panthéon où les héros nationaux figés en attitudes pathétiques se transformaient en statues immobiles.

D'autre part les historiens de l'école dite positiviste adonnés aux recherches de détail et évitant lâchement les problèmes de la destinée hongroise, se confinaient dans des travaux de chartiste, éditions, publications de documents plus ou moins curieux etc. Le scrupule de l'historien poussé à l'excès les arrêtaient devant le travail de synthèse qui eût insufflé de la vie à leur matériaux accumulés.

L'oeuvre de M. Szekfű dénonce et remplit les lacunes formidables de tout un siècle d'historiographie qui souvent confinait au dilettantisme. Elle découvre les aspects spirituels, économiques et sociaux du processus historique. Elle montre au-delà de l'histoire des classes privilégiées le rôle du travail des classes inférieures. Dans ses pages animées par un don d'écrivain rare chez les historiens, la vie se montre dans toute sa complexité, avec toutes ses couleurs bariolées, comme les couches de stratification détectées par le géologue.

Et les figures momifiées par l'idolâtrie nationaliste reprirent vie sous sa plume. Avant lui on ne vit en François II de Rákóczy qu'un précurseur de 1848: il montra que le prince de Transylvanie avait ses préjugés, ses idées forces qui tiennent de leur époque et qui jouent comme des ressorts puissants dans ses délibérations. Le prince Gabor Bethlen qui avant M. Szekfű passait pour un héros pur et simple des libertés religieuses, apparaît sous sa plume comme un élève fort docile et intelligent de l'absolutisme machiavélique de son époque. Ainsi l'esprit critique inoculé au jeune Szekfű au cours de ses études au Collège Eötvös fut le point de départ d'une aspiration à la synthèse la plus complète et la plus vaste qui orienta vers des horizons nouveaux la curiosité des chercheurs en posant des jalons nouveaux devant les générations suivantes des historiens hongrois.

Ou voici le romancier essayiste Dezső Szabó qui sorti de l'officine des linguistes finno-ougriens, et envoyé à Paris pour prendre contact avec la vie parisienne jeta au rancart son fichier admirablement monté pour revêtir une peau nouvelle: celle du censeur satirique de la société hongroise. Cet écrivain génial et lucide se trouva toujours aux antipodes du courant politique et social à la mode, car il n'en vit que les abus qu'il s'empessa de démasquer. Szabó Dezső, ce génie du non-conformisme, n'avait pas la foi d'un Léon Bloy, mais il en avait la vigueur d'expression. Dans les dernières années du libéralisme il est raciste, puis révolutionnaire, à l'époque de la réaction il s'affiche antiréactionnaire; au temps du chauvinisme baroque du régime Horthy il s'improvise Roumain de Transylvanie. Il crée le culte du paysan en narguant le Club des Aristocrates et à partir de

l'invasion de l'esprit nazi il édite ses cahiers antihitlériens où il retrace une caricature magistrale du „chef“ Szálasi. Mais sur aucun point il n'est aussi conséquent avec lui-même que dans son dégoût de l'esprit germanique qui, évidemment, est une de ses haines acquises au cours de ses études universitaires au Collège Eötvös. Du non-conformisme qui a toujours été la marque de l'esprit du Collège, Szabó Dezső est un des exemples stéréotypiques, poussé jusqu'à la caricature. A l'apogée de sa carrière d'écrivain il renia, il est vrai, son passé de Collégien, mais il en fit autant de toutes ses relations personnelles, amis et bienfaiteurs, et ce geste de refus ne saurait nous empêcher de reconnaître en lui et dans ses écrits le génie de l'école ancienne: l'esprit de critique libre et l'érudition solide honteuse de percer. Sa satire cruelle et blessante s'efforça de détruire les idoles de la sottise et de l'hypocrisie tout comme la critique de Szekfű dans ses travaux d'historien.

Notre troisième exemple sera le cas du compositeur Kodály, ami et camarade d'école de Szabó Dezső. Lui aussi, élevé parmi les philologues du Collège Eötvös, découvrit son génie en lutte ouverte contre l'esprit routinier et frelaté du monde musical hongrois de son temps. Son génie se trouva entravé par une vision de l'art national qui n'avait rien de réel, puisqu'elle reposait sur un ensemble de préjugés romantiques et d'inspiration germanique qui n'était ni traditionnel ni populaire, alors qu'elle prétendait conserver la tradition nationale. Par une rare chance il trouva en Béla Bartók un collaborateur intelligent et inlassable et à eux deux ils s'attelèrent à la double tâche: découvrir le passé de la musique hongroise et montrer le vrai caractère de la musique populaire, dont les produits devaient survivre dans les villages éloignés de la civilisation moderne, conservant les éléments antérieurs à la conquête du pays actuel. L'esprit critique de Kodály formé au Collège Eötvös le poussa à parcourir les hameaux éloignés des pusztas, les îlots hongrois de la Hongrie du Nord et de la Moldavie, le pays des Székely de Transylvanie. Alors tout s'illumina devant lui: il découvrit la gamme pentatonique et les souvenirs des chansonniers populaires du 16^e siècle. Il reconnut que c'était là la voie qu'il

devait suivre s'il voulait créer une musique conforme au génie national. Ses compositions, ses opéras et oratorios qui le firent connaître dans le monde entier, de Washington à Moscou, sont les produits de ce magnifique travail de synthèse où les thèmes archaïques et vraiment populaires sont ennoblis et utilisés par un esprit créateur de formes nouvelles, animé par un humour très personnel et bouleversé par la tragédie de sa nation. Et aujourd'hui encore il est tel que le génie du Collège Eötvös l'avait formé: l'homme au verbe laconique, courageux, véridique qui ne suit pas aveuglément la consigne du jour, mais obéissant uniquement à la voix de sa conscience sert fidèlement sa nation et l'humanité. Devant lui, dans la poussière, sont couchées les idoles renversées: la chanson sentimentale de la classe moyenne, l'opérette aux fioritures à la tzigane, le choral romantique à l'harmonisation allemande, tout comme devant Szekfű, les décombres de l'historiographie à teinture politique ou devant Szabó Dezső l'idéologie des germanophiles et des croix-fléchées.

* * *

La leçon du passé se dessine assez nettement dans la carrière de ces illustres prédécesseurs. Si les générations futures entendent rester fidèles à l'esprit de leur vieil établissement, elles doivent travailler comme eux, vivre comme eux au service d'un idéal qui est celui de la vérité et de la morale désintéressée. Un ancien élève du Collège Eötvös n'a pas le droit d'accepter quoi que ce soit sans son contrôle personnel: il y est obligé par le service de la liberté humaine qui seule peut assurer au pédagogue, au savant, à l'artiste, à l'écrivain l'atmosphère fécondante, dont ils ont besoin.

Responsable pour l'édition: Alexandre Eckhardt.

48.428. — Les Presses Universitaires de Hongrie, Budapest. (R.: Tirai Richárd).

